

RENCONTRE DE DEUX POÈTES DANS LES CAMPS

« Qui cherche la vérité de l'homme
doit s'emparer de sa douleur. »

*Georges Bernanos*¹⁷

Pour Guillaume et moi, la découverte du livre d'André Bessière, *Destination Auschwitz avec Robert Desnos*, a été déterminante pour nous lancer dans un projet de transmission. Jusqu'alors nous n'avions que quelques témoignages limités dans les documents en notre possession. Cet ouvrage est devenu notre principale source d'informations. Celles-ci sont précieuses car elles nous permettent d'appréhender la vie inhumaine qu'Henry Rödel a partagée, en captivité, avec ses compagnons résistants. La plongée dans ce récit poignant nous relie à la réalité tragique, vécue par tant d'hommes, de femmes et d'enfants pendant la Seconde Guerre mondiale, réalité inconcevable pour ceux qui ne l'ont pas éprouvée, et pourtant traumatisme réel pour notre humanité qu'il est impératif de ne pas oublier de génération en génération.

André Bessière a 16 ans quand il est arrêté en tant que résistant. Il rencontre Robert Desnos à Royallieu. Avec lui, il fera partie du « Convoi du 27 avril 1944 » et sera aux côtés du poète tout au long des épreuves traversées dans les différents camps jusqu'à la Libération. Rescapé, il ne pourra témoigner que bien plus tard de l'horreur vécue, en écrivant plusieurs livres et en créant avec

17 Georges Bernanos, *La Joie*, Plon, 1929.

d'autres « l'Amicale des Déportés Tatoués du 27 avril 1944 ». Dans l'ouvrage qui relate le parcours de Robert Desnos entre avril 1944 et juin 1945, il cite régulièrement Henry Rödel. Certains passages bouleversants nous permettent de découvrir le lien d'amitié tissé entre ces deux « poètes » qui, malgré des convictions parfois opposées, vont partager leur foi en la poésie et en l'engagement humain.

Henry Rödel rencontre Robert Desnos à Royallieu, avril 1944

Faisant partie du réseau Jade-Amicol, Henry est arrêté à Toulouse le 24 février 1944. Il passe un mois à la prison Saint Michel. Puis il est transféré à Royallieu, prison de Compiègne, un des lieux les plus importants du système totalitaire et génocidaire organisé sur le sol français. C'est là qu'il rencontre Robert Desnos arrêté à Paris le 22 février 1944 et transféré comme lui à Royallieu en mars 1944.

Depuis l'occupation allemande, ce camp de Compiègne regroupe des prisonniers de guerre. À partir de 1941, il devient un lieu de transit avant la déportation vers l'Allemagne et la Pologne. Parmi les milliers de personnes y séjournant, il y a des résistants, des militants syndicaux et politiques, des juifs, des civils pris dans les rafles, des ressortissants étrangers... En 1944, il règne encore à Royallieu une certaine liberté, malgré les privations, car l'administration et la police sont aux mains des internés. Arrivées et départs sont incessants.

Robert Desnos, poète reconnu dans le milieu littéraire parisien des surréalistes, y tient rapidement une place particulière grâce à ses capacités étonnantes d'adaptation, à son imagination et à son énergie débordante. Régulièrement, il organise des débats contradictoires pour le groupe des intellectuels. Il crée aussi des jeux et des concours littéraires (chansons, poésies...) avec attributions de prix.

Le 19 avril 1944 a lieu la finale des « Jeux Floraux » qui doit distinguer plusieurs lauréats. Les deux prix réservés à la poésie sont attribués à Henry Rödel, qui reçoit dans la foulée un autre prix, le « prix de la Rose », pour le meilleur sonnet. « Henry Rödel, écrit André Bessière, accomplit là un doublé remarqué et remarquable pour Robert Desnos qui reconnaît d'emblée en cet ancien cadet de l'École de l'Air, à la fois son semblable et son contraire. De ce jour naîtra une amitié que seule la mort interrompra¹⁸. »

À cette occasion, le prix de la Marguerite est attribué à une chanson intitulée *Chanson de Compiègne*¹⁹, qui deviendra l'hymne du camp. De son côté, Robert Desnos écrit secrètement, sur des petits bouts de papier, le poème *Sol de Compiègne*²⁰ qu'il enverra à son épouse et ne sera publié qu'après sa mort.

La séance de clôture, qui doit rassembler tous les lauréats de ces concours, est programmée pour le 26 avril. Elle n'aura pas lieu car un important appel est prévu ce jour-là, qui annonce un départ imminent vers l'inconnu.

Derniers jours à Royallieu

Depuis l'annonce de l'appel, toutes sortes de rumeurs contradictoires circulent dans le camp. S'agit-il d'aller déterrer les bombes non éclatées au triage de Paris-La Chapelle, ou d'un départ pour Bitche en Lorraine, ou d'un convoi de travailleurs libres ? Dans l'incertitude, certains espèrent l'évasion.

Le 26 avril 1944 au matin, 1700 détenus sont rassemblés. Parmi eux, Robert Desnos et Henry qui ne se sont pas quittés et bien d'autres qui s'étaient regroupés autour du poète au caractère optimiste. Le tri des affaires personnelles exécuté, chacun n'a le

18 André Bessière, op. cit., p.109.

19 Paroles de la *Chanson de Compiègne*, à retrouver dans l' Annexe.

20 Robert Desnos, *Sol de Compiègne*, à retrouver dans l' Annexe.

droit d'emporter qu'un seul colis avec un rechange de linge de corps. Les bijoux personnels et les montres peuvent être gardés.

Le 27 avril, le réveil matinal est brutal. Les soldats allemands sont là, ils envahissent les lieux de leurs cris menaçants. « C'est clair et net... Une page de Royallieu se tourne²¹. »

Bientôt les prisonniers quittent le camp. Ils sont de toute origine sociale, professionnelle et de tous âges. Des soldats, mitraillettes aux poings, ordonnent d'avancer. Ils hurlent : « Marsch, marsch los²² ! ». La colonne se dirige vers la gare de marchandises. Partout des gardes surveillent les alentours, ce qui n'empêche pas quelques femmes de se regrouper pour tenter de reconnaître un des leurs et lui lancer un dernier adieu. André Bessière écrit : « À travers les voies sombres de la ville, notre cortège a quelque chose de funèbre, quelque chose qui le fait ressembler à un troupeau de condamnés que l'on traînerait vers le lieu de leur exécution²³. »

Départ pour l'inconnu

À la gare, ce sont des wagons de bestiaux, portes ouvertes, qui attendent les 1700 prisonniers de Royallieu. Comme des milliers d'autres détenus (ce que l'on découvrira à la Libération), ils vont être confrontés à la cruauté et au sadisme des nazis. Les wagons ont la capacité de contenir 40 personnes. En réalité, ils seront 120 prisonniers entassés les uns contre les autres, sans espace, avec comme seule aération une petite lucarne garnie de barbelés. Une fois installés, Robert Desnos et ses deux amis, Henry Rödel et Rémy Roure, essaient de se préserver un petit espace et c'est dans cette promiscuité éprouvante que le convoi part vers l'inconnu.

21 André Bessière, *op. cit.*, p.115.

22 « En route ! Marche ! »

23 André Bessière, *op. cit.*, p.116.

« **Pauvre jour, tu n'es rien...** »

Pauvre jour, tu n'es rien !
Quel homme en sa mémoire te gardera,
Sinon comme un deuil
Ou une date d'histoire.
Les joies, elles, n'ont pas de dates !
Qui donc se souviendra que tu es venu
Après le mystère, plein de promesse et d'inconnue.
Et tu es mort, dans le soir, simple et désarmé,
Soldat oublié d'une bataille perdue.

Demain, j'attends la lettre d'un ami
Surgi intact de mon passé,
Demain, c'est la rencontre que tout explique,
C'est une chance ouverte sur l'avenir.
Demain, j'irai me perdre dans la forêt ombreuse
Où m'attend une fée généreuse.
Il s'y cache un trésor dans un trou, je crois !
J'y prendrai l'oiseau blanc
Qui revenait toujours dans mes rêves d'enfant.

Hier, le monde était là
Et jusque dans ma nuit j'ai gardé sa grimace.
Le monde sans espoir
Sans forêt, sans trésor, sans oiseau et sans fée.

Pauvre jour, tu n'es rien !
Tu meurs étouffé, pauvre jour
Sous l'amas des gestes inutiles.
Je voudrais te saisir et te faire si grand

Que les hommes auraient peur et trembleraient de joie.
Il me faudrait si peu et ils attendent tous !
Mon univers est prêt, où le jour n'est pas vide,
Où l'on ne trime pas pour du pain incertain,
Où l'on ne triche pas, où l'on ne vole pas
Où le passant s'arrête, où l'amour ne meurt pas,
Où la fleur est gratuite et le fruit et la graine,
Où l'homme oublie enfin d'être bête et méchant !
Mon univers sans guerre, sans tyran, sans argent,
Mon univers de regards amis et de sourires,
Mais à quoi bon ! Les hommes sont sourds.
À force d'écouter leurs cris discords,
Comment voulez-vous qu'on s'entende !
Mon regard insistant se heurte à des yeux morts,
Mon sourire confiant n'éveille que les rires !
Et je suis là, au milieu de ce bruit, avec mon univers
Comme un enfant, au matin de Noël, avec son
jouet cassé.

Ahuri, emporté par la foule, cahoté en tous sens,
Dépaysé, meurtri, et la gorge oppressée d'une peine
muette...
... Mais ce n'est rien, voyons !
C'est un jour comme un autre...